

DAVID

SPAILIER

Metis Jazz Temple



HYPALLAGE
EDITIONS



Hypallage
EDITIONS

© Hypallage Editions – David Spailier – 2020

Metis Jazz Temple

ISBN : 978-2-37107-178-0

www.hypallage.fr

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que les « analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

David Spailier

- Tu es mon frère
- Tu es aussi le mien

À Mucyo

« Je n'en peux plus de ce miracle qui est de ne rien savoir dans ce monde
et n'avoir rien appris qu'à aimer les choses et les manger vivantes... »

Pablo Picasso

(Pour orchestre de jazz ; solo de trompette)

Samson me disait que même aveugle il pouvait aimer les femmes. Il m'a tendu un verre de vin. La soirée commençait bien. Jour de fête. Jour de naissance. Jour de gloire ! Les dimanches dans l'espace, c'est un jour de silence à trois.

Un pianiste

Une astronaute

Un nouveau-né sans nom

La scène est posée. Trois acteurs et un piano.

Un pianiste, jeune migrant d'une terre disparue depuis longtemps. Une astronaute, jeune métis de 30 ans au costume trop grand. Un nouveau-né sans nom. Rien de plus mais déjà trop. On rajoutera plus tard, pas grave.

L'astronaute enlève son casque avant de s'adresser au pianiste.

L'astronaute : Tu peux nous jouer quelque chose de moins triste ?

Le pianiste change de mélodie.

Le pianiste : Comme ça ?

L'astronaute : Merci.

Il y avait des araignées géantes et mécaniques. Des araignées de la taille d'une voiture. Elles étaient là. Sur le toit. Les murs. Le sol du vaisseau. Elles se nourrissaient des bruits. Des sons de l'enfant sans nom. Les araignées bleues et clin d'œil de Klimt se nourrissaient de son harmonie, de ses sourires et de ses rires.

L'astronaute mange une grappe de raisins avant de s'asseoir sur le piano.

Le pianiste : Tu fais quoi ?

L'astronaute : Il n'y a plus de chaises.

Le pianiste : Plus de spectateurs, tu veux dire ?

L'astronaute : Plus de chaises, plus de spectateurs, plus personne dans le vaisseau. Juste nous trois.

Le pianiste : Où sont les gens ?

L'astronaute : Il n'y a jamais eu personne.

Le pianiste : Il n'y a que nous trois ?

L'astronaute : Nous trois, juste nous trois.

Silence. Les araignées mécaniques s'arrêtent de danser autour du nouveau-né, avant de chanter d'une seule voix : « Lumière dans les ténèbres. Lumière dans les ténèbres. Lumière dans les ténèbres »

Le pianiste : Drôle de soirée, non ?

L'astronaute : Belle soirée, plutôt.

METIS JAZZ TEMPLE

Quelque part sur terre, quelque part dans le passé, dans la décharge d'Agbogbloshie, un message tourne en boucle sur le moniteur d'un ordinateur devenu paranoïaque :

« Ben mon pote regarde ce qu'il y a ce que les USA ont offert aux gens tu vois comment ce que les USA ont offert aux gens voilà et maintenant c'est devenu des obscènes des obscènes parmi les obscènes ils n'ont rien à foutre de leurs fils rien à foutre de leurs filles tu vois comment ils baisent ils mangent ils boivent voilà mon pote c'est la vérité »

L'ordinateur murmure le fil de sa pensée, un miroir-brisé. Un écran lumineux et une intelligence enfermée dans un cocon de métal gris et de plastique beige.

« Ils n'ont rien à foutre de leurs copains ils n'ont rien à foutre de leurs amis c'est la vérité mon pote regarde la preuve mon pote ils n'ont rien à foutre ils n'ont rien à foutre ils mettent des gens dans des situations voilà et après ils se demandent pourquoi ça leur est arrivé à l'avance dans d'autres contextes pas que dans le contexte de la barbichette blanche ou le spectre lumineux ou l'histoire de la monnaie »

Charabia à sens unique. Métronome déréglé. Bug dans le système. Charivaris d'étoiles face à l'absolu.

« Ils mangent ils boivent voilà mon pote c'est la vérité ils n'ont rien à foutre de leurs copains ils n'ont rien à foutre de leurs amis c'est la vérité mon pote regarde la preuve mon pote Trump Jr. pas content mon pote bleu blanc rouge mon pote et badaboum bada... »

Un écran noir et lumineux dans le délire d'une nuit d'été. L'écriture automatique défile. Projetée sur un panneau signalétique, elle débite un *flow* de mots-pixels comme les dernières paroles d'un homme condamné aux limbes d'un formatage automatique. Sur le panneau de rouille et de lumière il y avait cet avertissement, ces quelques mots :

Surveillance par Bod;yCam.

Loi du 05/02/48 - Zone Police d'Agboglobloshie

100003 Agboglobloshie

Tel : 01 / 01 01 01 00

E-mail : bod;ycamsurveillance@agboglobloshie.com

□□□□□

Le tapis s'appelle elle je m'assieds sur le plancher avec mahqDV5ApjxGo tête. ps://yDV5ApjxGo j'ai mangé la boîte à musique, je mets de la confiture sur la descente de lit et j'ai un bon dessert. L0mma lampe. Les bras un des pieds. Le tapis s'appelle la lampe. La lampe s'appelle la fenêtre. J'ai deux doigts, regardez je m'assieds sur le plancher avec ma tête. ps://yDV5ApjxGo j'ai mangé la boîte à musique, je mets de la confiture sur la descente de lit et j'ai un bon dessert.

METIS

JAZZ TEMPLE

L'astronaute : Au-delà de la pensée, il y a l'intention, la volonté, le désir, la pulsation et la racine.

Silence

L'astronaute : L'intention de prendre un fruit. La volonté de manger un fruit. Le désir de planter une vigne. La pulsation de l'instant présent. L'origine de tout. Et L'AMOUR. L'AMOUR ou la PEUR

Silence

L'astronaute : Et tu peux remonter le court de cette pensée racine dans n'importe quel sens, tu auras toujours L'AMOUR ou LA PEUR comme origine.

Comment jouer quand on ne sait plus aimer ? Apprends à regarder, lui murmure l'enfant du soleil. Observe les constellations. Oublie toi l'espace d'un battement de cil. Comment jouer quand on ne sait plus écouter ? Se taire face à l'autre devenu soi. Patienter avant d ouvrir les yeux. On a tout le temps devant nous.

Le pianiste : Ça ne m'explique pas comment devenir pianiste.

L'astronaute : Remonte ton désir.

Le pianiste : Et qu'est-ce que je découvrirai ?

L'astronaute lui jette les raisins au visage.

Le pianiste : Hein ?

L'astronaute : Les raisins se suffisent à eux mêmes. La vigne qui les produit ne cherche rien d'autre. Vivre, mourir et se relever chaque année. Si entre temps la vigne peut faire plaisir à une astronaute qui aime les fruits...

Le pianiste : Alors, je devrais me contenter de ça... Jouer ?

L'astronaute : Ça serait un bon début.

Le pianiste : Et après ?

L'astronaute : Essaye de vivre ce que tu joues, ce n'est pas une compétition mais un poème que tu m'adresses sans le savoir.

Le pianiste : Je n'aime pas la poésie.

L'astronaute : Mais tu aimes le Jazz, c'est la même chose.

Le pianiste : Non, le Jazz ce n'est pas de la poésie. C'est beaucoup plus que ça.

L'astronaute : C'est quoi ?

Le pianiste : C'est le regard perdu sur des harmonies métissées de noires et de blanches. Le rythme, la danse des cordes frappées. L'hymne à la joie, la tristesse, la colère, le *blues*, la vie en quelques notes jouées. Le Jazz, c'est la vie. L'AMOUR doit aimer le JAZZ. Le JAZZ c'est L'AMOUR.

L'astronaute : Tu en parles bien mais tu ne sais pas en jouer.

Le Bod;yCam arrive par la face-nord de la décharge. L'ordinateur paranoïaque fait trop de bruits. Vote-populaire : mise à mort par rétrovirus. La leucémie dans le chargeur, insuffisance médullaire, anémie, fièvre, septicémie, hémorragie, il y a assez de balles calibres-lymphocytes-B- en-mutation pour créer l'explosion d'une centaine de bombes atomiques dans les nervures sanguines de son organisme de fer. « La mort sera lente » pense le Bod;yCam derrière son casque holographique. « La mmm-mort sera b-b-b-brutale » bégaye-t-il d'une voix-erreur404. L'arme à feu est braquée dans le vide. Une simple danse mécanique. Ce besoin de bouger, de faire quelque chose, qu'importe. Regarder devant lui, rien, le vide. Juste un minuscule rectangle et une lumière bleue dans le ciel et ses milles lunes. Un pas après l'autre. Flash rouge ! Les flammes d'un feu à ciel ouvert. Celui du plastique violet, rouge, bleu et jaune de milliers de fils électriques brûlant à l'unisson. Le regard braqué sur le sol noir gorgé de plomb, d'arsenic et de cadmium. Ratures griffées sur le papier d'un sol en damier. Un pas après l'autre. Case noire. La jambe droite. Case blanche. Deux pieds sur le sol foulé. Un simple jeu, celui de la mécanique d'une habitude bien huilée. « *I'm singin' in the dust. Just singin' in the dust* » chante-t-il derrière un sourire poussière d'ange avant de lever la tête vers le ciel. Un pas à gauche, les bras levés et les semelles claquant le sol noir toxique et poussière de silicium, « *What a glorious feeling* » chantonne-t-il en faisant tournoyer son arme autour de l'index. Le casque holographique replacé au-dessus de sa tête, à la manière d'un chapeau, le Bod;yCam lève la jambe droite avant de tourner sur lui-même et s'en retourner enfant de la nuit. « *I'm happy again... I'm happy again...* »

Dehors, le silence. Tableau noir sur constellation de craies blanches. Bleu. Jaune. Orange. Rouge. Sur un tapis infini. Dehors le vide. Silence. Des mondes hors de notre vue. Une vie hors de notre vie. Un monde dans un monde dans un monde...

L'astronaute : Retrouve la terre...

Le pianiste : Tu ne comprends pas, elle n'existe plus. Elle a été balayée depuis que...

L'astronaute : C'est toi qui ne comprends pas. Retrouve la terre, joue avec l'architecture de ton pays, de ta ville. Imagine, compose ce que tu penses avoir quitté.

Le « Metis Jazz Temple » dérivait dans l'espace avec à son bord trois acteurs. Julie, l'astronaute au costume trop grand pour elle. Henry, migrant d'une terre au sol balafre de mortiers. Et un nouveau-né sans nom. Trois acteurs, personne d'autre, trois comédiens enfermés dans des rôles trop grands pour eux. Ce n'est pas grave, simplifions les choses.

Lumière

Julie : Elle ressemblait à quoi ta ville ?

Henry : Des notes sucrées sur un piano doré. Du café à 11h du soir dans un bar du centre ville. Les librairies ouvertes le dimanche. DIEU est un libraire me disait ma femme.

Julie : Tu peux me parler de DIEU ?

Henry : Je ne lui parle plus depuis longtemps.

Le nouveau-né sans nom : Pourquoi lui parler alors que tu peux composer ?

Julie : Joue pour lui. Adresse-lui quelques notes sucrées sur un piano doré.

Julie avait une auréole à la structure de verre et deux grandes ailes blanches sur fond blanc. Deux grandes ailes qui protégeaient le piano, son pianiste et le nouveau né sans nom. Métissée en robe de songe, elle devait apprendre à Henry à jouer du Jazz. Rien de plus simple selon elle. Lâcher prise. Se laisser porter par les flots, mourir à soi même. S'oublier le temps d'un tempo d'ivoire et d'ébène. N'être plus qu'un souffle parmi la tempête. N'être plus qu'une tempête parmi le sable. Devenir vent de nuit dans une ville endormie. Fleuve sans nom dans la cartographie d'un désert.

L'enfant du soleil était entouré d'araignées clin d'œil de Klimt. Enveloppé dans un drap blanc, seul son visage, peinture d'Afrique, dépassait. Il souriait. Riait. Jouait avec ses amies mécaniques. Un clignement de paupière et les araignées s'élevaient dans les airs. Un battement de cil et elles se prosternaient à ses pieds.

Henry avait une barbe naissante, un visage taillé dans le sable et les yeux gris délavés. Son regard nourrissait l'éther. Il ne regardait pas son piano ni Julie mais quelque chose perdu derrière son piano et Julie. Le dos voûté, il n'avait pas quitté sa chaise bleue où ses deux jambes se balançaient. Non, il était resté là, depuis le début, à chercher une réponse derrière le décor, derrière la matière comme si le sens de l'équation se trouvait derrière la courbe des cheveux dénoués de Julie.

Du bas de la colline, le Bod;yCam pouvait entendre la chose parler à son reflet déformé.

« On peut dire t'es chez moi t'es chez toi tu vois je suis chez nous voilà je peux dire je mange je bois tu vois comment mon argent ton argent l'argent des autres les gens ils peuvent dire il est fou elle est folle tu vois comment ça me plaît ça me plaît pas tu vois comment l'Amérique pense qu'on travaille pour eux c'est ça que tu dois te mettre en tête ils croient qu'on travaille pour eux ils croient que c'est leur argent que c'est de leur poche tu vois comment c'est pas des conneries ce que je dis crois-moi mon pote crois-moi mon pote » supplie-t-il les fantômes, l'écran baissé comme face à un torse de chair fantasmée.

« La lumière reviendra » fait l'épitaphe d'un ange proche de son troisième non-anniversaire.

« Buvons du thé, encore du thé... Lalalala ! » Chante le Bod;yCam fou de music-hall et de son arme à feu.

« U.S.A ! U.S.A !! U.S.A !!! » hurlé dans les pensées de N. A. L. H. & Co.

N.A.L.H. & Co, le nom de ce drôle d'ordinateur. Il faut bien le nommer même si pour l'instant, il ne vit que face à lui-même. Laissons-lui un peu de temps avant de retrouver ses esprits. Laissons-lui 3... 2... 1 heure avant de redémarrer le système. Même les androïdes rêvent d'avoir une âme. Même N. A. L. H. & Co. rêve d'une route. Quitter le statut binaire d'informations. Un étrange vague à l'âme. Même N.A.L.H. & CO a le droit de rêver. Ça ne coûte rien de rêver. Les premiers rêves ont ce goût de sucre et de draps plissés par le sommeil. Alors pourquoi pas. Accepter ses lames de fond... Rien de plus...

« Une s-sss-simple gy-gymn-mnnnn-astique » bégaye le Bod;yCam

« De l'esprit mon pote » conclue N.A.L.H. & Co.

Le visage plissé, sur le point de se rompre, un amas de peau et de sueur devant ce que le Bod;yCam devra dire à l'ordinateur paranoïaque.

- Halte-là (répété inlassablement dans l'embouteillage de sa pensée). Halte-là. Halte-là. Halte-là. Encore et encore pour mieux couper les blés et les moindre détails de la scène qui n'existe, pour l'instant, qu'en lui. Contrôler l'espace, le temps et l'angoisse.

- B-bon-bonjour, qu-qu'est-qu'est-ce qu'il se passe ? Halte-là !

- La honte, la gêne, la colère. P-pu-pu-putain m-mon p-po-pote f-f-ff-ffff-ffffff-fais chier !

- Dés que je comm-commmmençais à bé-bégay-y-y-y... la p-p-parole ne faisait plus c-c-c-corps à c-c-corps. La musique m'a aidé. Je pouvais chanteeeeer, chanteeeeer, chanteeeeeeeeer tout sim-ple-ment ! Je tapais, tapais, tapais la mesure pour éviter la perte de contrôle. Le rythme, le battement de la main sur la cuisse. Hop, hop, hop, et HOP ! “Résiste, prouve que tu exiiiiste” !

- Dés que je comm-commmmençais a bé-bégay-y-y-y... la p-p-parole ne faisait plus c-c-c-corps à c-c-corps.

- Dés que je comm-commmmençais a bé-bégay-y-y-y... la p-p-parole ne faisait plus c-c-c-corps à c-c-corps. La musique m'a aidé. je pouvais chanteeeeer, chanteeeeer, chanteeeeeeeeer tout sim-ple-ment.

- Dés que je commeeeeeeeeer tout sim-ple-ment.

- Dés.ent

- D.s.

Julie : Tu m'écoutes Henry ? ou tu regardes les étoiles ?

Henry : J'écoute les étoiles. J'écoute leur couleur. J'avale leur symphonie. Je tend l'oreille. Emprise-Soupir. Lumière aussi réelle que mes rêves, je serai un jour un fils mon père. Demain, peut-être. Mais en attendant, se nourrir d'étoiles, Julie. Se nourrir d'étoiles et lever les yeux vers le ciel. Hier je ne sais plus. Demain je ne sais pas. Maintenant l'oubli dans la vie. N'être que poussière d'astéroïdes, non ? Julie, ce n'est pas ce que tu me conseillais ? Le corps n'a plus d'importance. Mes doigts sont trop grands. Mes ongles mal coupés. Mais devant moi, une musique balbutiante. Les rythmes d'une femme.

Julie : Les miens ?

Henry : Il ne reste que nous trois ?

Julie : Rien que nous trois et le soleil.

Henry : Samson me disait que même le regard perdu dans les étoiles, le pianiste pouvait aimer son piano. Comment vivre après avoir tout perdu ? Samson disait que même après avoir perdu la vue le pianiste continuait à aimer DIEU. J'ai fait un drôle de rêve hier soir.

Julie : Tu ne m'as toujours pas parlé de ton passé.

Stop. Rewind. Play.

Le regard nourrit par la double étoile d'Albireo, jaune froid et bleu incandescent, Henry replongeait battement de cils après battement de cils dans la texture de sa vie passée. Un pas à gauche, l'autre à droite. Doucement, lentement comme pour ne pas réveiller le présent, il tombait, souvenir flou, dans le puit d'une mémoire trouble. Il se rappelait de sa femme. Des étés passés sur terre, à Agbogboshie. Et puis rien, le vide. Depuis, il navigue sans voiles ni rames dans un espace devenu drap de lit sur noir infini. Seul Julie et le nouveau-né savaient

comment il était arrivé là, lui et son piano. Qui savait que la terre avait connu un tsunami nucléaire ? Plusieurs salves radioactives après, il ne restait qu'un sol noir toxique et poussière de mortiers. Mais pourquoi l'année 2048 restait gravée dans sa mémoire comme la fin de l'empire des hommes. Et sa femme ? Comment était-elle morte ? Et lui, survivant au cœur anesthésié qui se nourrissait d'étoiles, comment pouvait-il espérer se rappeler de sa vie. Jouer la partition de la ville qu'il avait connue. En exil forcé par des souvenirs en lambeaux.

Le nouveau-né sans nom : Tu te souviens de ta femme ?

Henry : Je me souviens de son rire. Un rire à quatre temps comme un souffle pour ne pas être entendu. L'architecture de ses lèvres taillées dans le miel. Les boucles de ses cheveux châtain. C'était un sphinx au regard insondable.

Le nouveau-né sans nom: Tu peux me jouer son rire ?

Henry : Pourquoi, à quoi bon ? Elle n'est plus là.

Silence face à la perte. Silence face à l'évidence. La vérité. Rien ne reste. Gravats d'un rire devenu ombre de nuit. Une ombre dans l'espace. Mais le soleil reste impassible.

Julie : Tu penses vraiment qu'elle ne t'entend pas ?

Henry : DIEU seul le sait.

Julie : Seul DIEU et mon petit doigt. Alors, joue pour elle s'il te plaît. Elle ne te voit peut-être pas mais elle rêve de toi.

Henry : Comme hier ?

Le nouveau-né sans nom : Comme tout le temps.

Henry : Comment le savez-vous ?

Julie : Vous vous rencontrerez là-bas, sur une autre terre. Ce ne sont pas des rêves mais un lien au-delà de l'espace et du temps...

Le nouveau-né sans nom ouvre la bouche dont s'échappe un ballon de fumée, exacte réplique de la terre. Un deuxième ballon. Une deuxième terre. Un deuxième parallèle. Un troisième ballon. Une troisième terre. Un troisième parallèle. Et ainsi de suite. Un sourire de la part des animaux mécaniques devant les mille et une planètes bleues qui dansent dans l'atmosphère.

« Et la colle, tu la sniffes aussi ? » rêve un homme endormi. Couché, comme blotti dans un ventre rond, il dort à poings fermés. « Et la colle, tu la sniffes aussi ? » s'entend-t-il penser. « Et la colle ? Snif snif snif ? » fait l'écho de sa voix dans la tapisserie onirique de sa nuit. Il s'imagine qu'elle lui appartiendra à jamais. « Mourir, dormir, dormir, rêver peut-être ». 10 Bod;yCams filmant le rêve de ses paupières de cactus. Ultra sécurité. HD VisioCam sur toutes les lentilles-caméras de bod;y-surveillance. Le rêve de celui qui n'a plus de visage. Mr. « le monde ». Filmer les rêves, étrange réalité mais on n'a pas l'évolution sans les ecchymoses.

Henry : Je ne comprends rien.

Julie : Pas besoin de comprendre le fruit pour l'apprécier.

Henry : Dans mon rêve, j'étais avec ma femme. Nous étions tous les deux sur une plateforme à tourner, tourner, tourner encore et encore. Chacun de son côté, elle avait le regard dans le vide...

Le nouveau-né sans nom : Et c'est là que tu as quitté le manège. Tu commences déjà à comprendre la musique. Ce n'est pas du Jazz. C'est bien plus beau.

Henry : C'est bientôt la fin, alors ?

Julie : Patiente, on a tout le temps devant nous.

Henry : C'est tout ce qu'il me reste, le temps ?

Le nouveau-né sans nom : Le temps, la musique, la paix du coeur, de l'esprit, de l'âme et du corps.

METIS

JAZZ TEMPLE

La rage contenue dans un verre d'eau. Celle d'une funambule ivre. Celle qui ne porte pas de nom. Celle qui n'existe que le temps d'un souffle. D'une fureur. D'un cri. Crier jusqu'à ce que les fantômes se réveillent. Jusqu'à ce qu'il ne reste plus personne sous le chapiteau. Le but du jeu n'est pas de plaire mais de trouver la source du cri. Creuser jusqu'à trouver le feu. L'origine. Revenir à l'animal blessé contenu dans la masse faite femme. Moi. Toi. Nous. Vous. Ils. Les autres. Les nôtres. Demain, je serai reine me dit Elsa. Demain, mon cri sera un souffle dans le cou de mon homme, celui d'Henry.

Henry : Et ma femme ?

Le nouveau-né sans nom :Reine d'une nuit. D'une éternité de sable et de vent. Demain qui sait, mais avant Elsa... Redécends sur la terre ferme. Les pieds solidement enracinés dans le béton armé. Prépare-toi. Regarde. Observe et assimile les fantômes qui te suivent. Ne cherche pas en toi mais autour de toi.

Julie : C'est à toi de l'aider.

Henry : Comment ?

Creuser pour se perdre dans les abysses de ta vie passée. Avant ta mort. Les étoiles te rappellent à l'ordre. Les fantômes te suivent de près. Ton cri les attire. Mais je ne sais faire que ça. Je ne sais faire que ça depuis des années. Le silence. Les voix. Le cri pour étouffer les voix dans ma tête. Regarde mes pieds. Mes pieds cloués sur un fil. Donne-moi à boire ou sors de ma tête. Sors. Sors. Sors de ma putain de tête. Tu veux quoi de moi ? Me regarder. Observer ma chute. Rire après cinq coups de lame sur mes poignets. Rire en voyant mes cicatrices. Cinq brûlures de cigarette. Cinq. Cinq. Cinq. Cinq. Cinq.

Le nouveau-né sans nom : Tu aideras ta femme à avancer sur le fil. En lui apprenant à écouter les étoiles à son tour.

Regarde-moi. Enterrée dans une mer d'alcool. Sortez de mon chapiteau, putain de bordel ! Fantômes aux *guns* chargés. Coups de rires dans des gorges mortes. Et alors, Elsa ? Rien ne t'empêche d'avancer. Regarde tes pieds nus. Les fantômes sont morts. Mais moi aussi. Tes cris les amusent, alors avance sur le fil sans te retourner. Regarde les étoiles. Tu es l'une d'elles ? Qu'est-ce que t'en dis ? Je ne sais pas, je ne te connais pas encore. Si, tu me connais très bien. Je t'écoute à peine. Écoute-moi. Avance. Lache cette bouteille. Ne perds pas l'équilibre, le fil est instable. Tu les entends ? Tu les entends ces sales fils de putes ivres de leur vide. C'est ma putain de vie qu'ils racisent. Avance. Avance. Avance sans te retourner. Avance vers moi. Mais qui es-tu ? Tu me reconnaîtras quand tu ouvriras les yeux. Accroche-toi à moi. Comme ça. Ils sont partis ? Ils n'ont jamais existé, Elsa. Maintenant, tu peux ouvrir les yeux. Voilà, comme ça. Ouvre les yeux et regarde les étoiles.

Le « Metis Jazz Temple » dérivait dans l'espace avec à son bord 9,8 milliards de passagers. 9,8 milliards de passagers et trois acteurs. Rien de plus, rien de moins. Je l'ai déjà dit. Je l'ai déjà écrit depuis les origines. Murmurée, cette drôle d'histoire à la terre naissante. 2048 comme la fin de l'Humanité. Henry, pianiste aveugle qui compose avec les étoiles, a passé le témoin. Message de libération pour toutes ces âmes qui, maintenant, naviguent entre les étoiles. Le souffle de l'une devient le sourire de l'autre devenue soi. Drôle d'histoire me dit l'araignée bleue et mécanique. C'est la fin ? Non, mon ami.

Silence

Un coq lève la tête. Ouvre son bec et recrache une pluie de perles. Elles volent dans les airs avant de former un soleil de lumière, de flammes, de présence. Un soleil au-dessus de la ville, de la cité, du bidonville. Dans ce rêve, j'avance vers un temple maya. Un oiseau perché à son sommet me regarde. Je commence à voler. Je vois l'oiseau marcher sur la terre ferme. Il n'a plus de tête. Au sommet des sommets, avec DIEU pour seul témoin. Conversion intime, souffle d'anges et vie en apesanteur. Dans ce même rêve, j'ouvrais les yeux dans le corps d'un chat cousu de blanc et de noir. « Imagine » me dit une voix. Alors je suis devenu un matou toile blanche et noire dans le décor de mon passé. Je déambulais d'année en année sur le fil des saisons. Rythmique étouffée de mes pas contre la poussière du temps foulé, je déambulais. Fantôme habillé d'un drap blanc, j'étais celui qui découvre son passé. Autre angle. Autre regard. Autre ressenti devant ce qui ne reste, au final, que poussière et temps. À pas de velours, je m'approche de la jambe de mon ancien professeur d'histoire. La main de ma grand-mère se pose sur ma petite tête zébrée de taches. « Imagine » me dit une voix. Alors je suis resté un chat endormi. Le rêve dans le cube dans un rêve dans un cube. La démarche souple, nonchalante, je déambulais. Entre la brume, la poussière et l'eau, j'étais l'ombre d'une lune bleue. Le son étouffé de ma patte sur l'asphalte et la pluie. Le frottement de mes griffes contre le vent. Encre jaune. Entre jasmin et moiteur d'un été méditerranéen. Des lumières sous la pluie. Reflets d'étoiles sur la terre ferme. Un œuf de Fabergé entre les pattes. Un drap bleu clair pour le protéger. Les espaces et les âges en gestation dans une coquille vide.

Quelque part sur terre, en 2048, trois anges observent... Une mère, son enfant et un homme endormis.

Trois anges observant un Bod;yCam et un ordinateur paranoïaque vivant encore et encore leur rencontre.

J'ai éteint ma dernière LED hier soir. Un Bod;yCm va venir. J'ai éteint ma dernière LED hier soir. J'ai dernière LED. Je ne connais pas la suite de cette histoire. Tout se jouera tout à l'heure. À pile ou face. « J'avais un camarade dans la paix et dans la guerre, nous allions comme deux frères, marchions d'un même pas. » J'entends le pas dansant du fou chantant. Il arrive sur un air de chant militaire. Il siffle avant de lever la tête vers les étoiles. « Marchons d'un même pas ». Il sera là tout à l'heure. Il viendra. J'ai éteint ma dernière LED hier soir. Tout à l'heure un Bod;yCm va venir, je le sais. Ne me demandez pas comment ni pourquoi je le sais mais je le sais. J'ai éteint ma dernière LED hier soir. Demain plus rien. J'espère que je vais tenir. C'est pour ça que je parle, même dans le vide. J'articule chaque syllabe venant percuter un nerf auditif trouvé au hasard. Comme je le disais, je te parle parce que je ne sais pas encore qui tu es pour m'écouter. Ceci est mon histoire, ceci est l'appel de N.A.L. H. & CO. Il te parle à distance depuis un combiné de plastique. Il te parle de la fin de sa vie, rejouée encore et encore. Il te téléphone le soir. Il te demande d'être le pont. Le pont d'un Bod;yCm fou de Musique Hall et sa prochaine existence. *Rap after me*. Ceci est l'histoire de N.A.L.H. & Co. J'ai éteint ma dernière LED

hier soir. Tout à l'heure un Bod;yCm va venir, je le sais. Ne me demandez pas comment ni pourquoi je le sais mais je le sais. J'ai éteint ma dernière LED hier soir. E. E, n ? Alors l'histoire est celle d'un ordinateur perdu dans les limbes d'une décharge de matériel informatique qui revit sa rencontre avec un Bod;yCm. Tu vois la scène ? J'ai éteint ma dernière LED hier soir. Un Bod;yCm va venir me parler. J'ai éteint ma dernière LED hier soi. Je le sais. J'ai éteint ma LED. J int LED. J in ED

- La lumière reviendra. Esquisse la mère.

- La lumière reviendra. Se dit le fils de la mère de l'enfant du soleil.

- La lumière reviendra avant qu'il ne soit trop tard. Balbutie l'ange endormi.

- US.A ! .SA !! U.A !!! Article la pensée de Nalh & Co. Les lettres « E » « N » et « D » projetées sur le dos d'un Bod;yCam. « Je t'aime » gravé par le souffle et le temps sur la cendre de ma dernière LED.

|Caméra à l'épaule| Un corps allongé dans le sommeil d'une oie basanée **|Image fixe|** La courbe de ses lèvres se fige dans un rire étouffé pour ne pas être entendu **|Pause|** Un drap de lit survole son ombre endormie **|Coupure son|** Ses deux cordes vocales vibrent sous le grain d'un souffle inarticulé **|Zoom 100%|** elle s'arrache de mon cocon onirique avant de battre des cils **|Fin du rêve|** Sa peau, cette masse de mélanine noire, blanche et artificielle, survole le drap de son lit double. Taches sur papier-épiderme. Motifs lumineux, en mouvement, dans les airs du METIS JAZZ TEMPLE. Je tremble de froid, elle me regarde, baille avant de s'asseoir sur le rebord de mon lit. Les yeux plantés sur le plafond, mon corps se soulève de quelques centimètres au-dessus de l'oreiller. En lévitation, les membres endormis, je me lève d'un clignement d'œil. Debout, je pose un pied après l'autre dans ma chambre. Mur ouest d'une Cathédrale quelque part dans le futur, quelque part dans le cosmos. Troisième étage. Je marche, tête en bas, sur le plafond de ma chambre avant de me recroqueviller sur moi-même, à côté d'Elsa et d'une ampoule au sodium. Elle ferme les yeux et replonge dans le souvenir de cette nuit...

|Début du rêve d'Henry || Début du rêve d'Elsa| Chaussés de pantoufles jaunes, on se promène dans une décharge avant de nous asseoir devant un piano posé au milieu de la rouille et du plastique. Vent de face. Une fumée noire. Une terre rouge. Une fine couche d'argent sur du papier de chiffon, quelque chose de dérisoire. Les produits chimiques finissent par disparaître complètement.

Et je regarde l'écorce d'un bois mort nourrir un feu.

Carte postale en construction.

Une bouteille jetée à la mer.

Nous sommes là, dormant dans cette cathédrale, le METIS JAZZ TEMPLE, dans le cosmos et dans une décharge. D'un bout à l'autre des rêves. D'un bout à l'autre de la ville. Ici et maintenant. Dans un temps en suspend. Le même morceau joué depuis 13 713 153 touches frappées, on a les deux pieds dans le monde de ceux qui rêvent. Malgré le silence, on continue à toucher la partition du regard. Malgré le son absent de notre piano, on continue à marteler délicatement les notes. Elsa vit au rythme de l'empreinte de mes pouces, index et majeurs contre les touches métissées. Requiem de l'oubli à trois doigts. Requiem d'eux rêveurs ne rêvant que pour leur instrument. Qu'importe, tant que la beauté du geste est là... Tant

que la beauté du geste est là, les rêves ressemblent à l'infini. Le rêve dans le cube d'un rêve dans le cube. Notre rêve n'a pas de visage. On rêve d'une note sucrée. Le sucre fait place à de l'eau. Le do majeur pianoté d'un geste aussi beau que désintéressé. Il n'y a aucun mot de notre part, amas fracturé d'une pensée déjà biaisée. Il n'y a aucun jugement de notre part. Juste le geste, sa précision et une glace à la vanille offerte d'un mouvement désinvolte. Dans ce rêve, je n'ai pas de prénom. Je n'ai aucun prénom même si les ensommeillés m'appellent Henry. Les prénoms n'appartiennent qu'aux terres à terre disparues depuis longtemps. Les prénoms sont vides de sens. Pour humains qu'ils soient, les prénoms ne sont qu'instruments de singularité. Je suis un autre. Je suis différente de toi. Je suis Elsa. Je suis Elsa. Je suis Elsa. Je n'ai pas de prénom. Perdue parmi une foule masquée, je suis juste là, présente, ici et maintenant, moi et mon mari. Aucun prénom pour celle qui en porte un milliard. Aucun prénom pour celle qui a cessé d'être. Je ne suis plus. Souvenirs délavés. Présent flouté. Je navigue entre la danse de ses doigts et le regard perdu dans cet instant magique où le moindre mouvement laisse une traînée de couleur bleue, verte et rouge suspendue dans les airs. Il était là, en train de jouer, de simplifier l'équation, d'arriver à effacer les lignes. D'une douce note résonne le ton froid et lumineux d'un feu d'artifice. Une porte ouverte sur le son. Dès qu'on a quitté ce rêve, la musique s'est fait entendre dans les quatre coins du METIS JAZZ TEMPLE. Touche après touche, les deux renards en pantoufles jaunes quittent le présent pour n'être que le souvenir d'une nuit. **[Fin du rêve d'Henry || Fin du rêve d'Elsa]**

« Viens près de maman, on va lire » murmure une mère à son fils, dans le contrebas de la méga-décharge verte-flore et rouge-terre.

« Halte-là ! » hurle un Bod;yCam face au miroir éclaté de sa chambre.

« Et la colle, tu la sniffes aussi ? » rêve un homme endormi.

« *Iloveyouiiiiioveyou* » nous dit Dieu.

« $1+1=11$ » nous murmure les femmes.

« Demain, je reviendrais » rit le clown drôle-pas.

« Hier j'ai vu le président se faire tirer dans le dos » discutent trois personnages dans le Château « Azerty ». Château de claviers. Le cimetière de la langue des anciens. « *Sick Sad World* » gravé sur la surface striée de l'hémisphère gauche. « En direct de Bagdad, Mickey Mouse pour Disney Chanel ». « La conséquence ou la cause, qu'importe ». « Humain, trop humain ». « Qu'est-ce que ça fout, combien ça coûte, le meilleur sinon rien. Êtes-vous sûr d'avoir la meilleur assurance ? Que deviendra cet héritage ? ». « Ce soir, sur World News©, la rediffusion du premier rêve de Marc D. en HD Audio et VisioCam ».

- Maman dodo maison dodo. Balbutie son enfant.

- Tchak Tchak !!! font les silences radio.

- Allo ?!

- Oui, veuillez patienter s'il vous plaît, vous êtes bien en VisioCam avec le rêve de six condamnés à mort.

- Docteur, si vous trouvez quelque chose, dites le moi.

- Hier, j'ai vu le président se faire tirer dans le dos. Discutent trois personnages dans la décharge.

- L'attentat... Commence la mère.

- ... A engendré... Continue l'homme endormi.

- ... Un traumatisme...

- ... Qui risque...

- ... De courir...

- ... De Générations en générations.

FIN DE LA TRANSMISSION

Quelque part en Afrique, dans le bidonville d'Agbogbloshie, une musique tourne en boucle dans la boîte noire d'un Bod;yCam. Reliée à celle de N.A.L.H. & Co., la pensée de l'un devient le souffle de l'autre. Ils ne savent pas encore à quel point ils sont liés, l'un à l'autre.

« Born in the USA. I was born in the USA. I was born in the U.S.A. Born in the U.S.A. »

Un bandana attaché à son casque holographique, un drapeau Américain dans le dos de sa veste en jean's, le Bod;yCam pose le canon de son arme à feu contre ses lèvres. À la manière d'un micro, les deux mains sur le métal oxydé, il continue à chanter.

« Born in the U.S.A. I was born in the U.S.A. Born in the U.S.A. I'm a long gone Daddy in the U.S.A. Born in the U.S.A. Born in the U.S.A. Born in the U.S.A. I'm a cool rocking Daddy in the U.S.A. »

Aucuns bégaiements de la part du Bod ;y Cam. Aucune langue qui chute, se relève, retombe avant de se loger dans la gorge et n'en ressortir qu'au prix d'un effort surhumain. Juste une voix claire et limpide. Le Bod;yCam tourne sur lui-même, plie les jambes et saute dans les airs.

« Born in the USA. !!! » lance-t-il une dernière fois aux mille lunes d'Agbogbloshie.

N.A.L.H. & Co n'est pas loin. Quelques dizaines de mètres tout au plus.

Le Bod;yCam enjambe la carcasse d'un cube cathodique. Couché, dos au sol, sa dernière image est celle de centaines de papiers, calcinés, tapissant le sol. Flash rouge ! Un feu à ciel ouvert. Une fumée

noire, épaisse, emportée par le vent. L'odeur acre des métaux lourds. Un épiderme de cendre, de plastique et de métal recouvrant la chair de cette ville.

La terre ferme les yeux. Ivre de ses enfants, elle se laisse bercer par une symphonie de diamants, de placenta et de nuits. Roue gantée de cuire. La machine dans la machine. Le cube dans le cube dans le cube. Les yeux mis-clos, elle sert ses enfants contre son cœur rougissant avant de bailler une pensée qui navigue sans voiles ni rames. Architecture de sommeil et de suie, elle s'appuie contre son ventre rond. Courbe la nuque. S'appuie contre son ventre rond. Courbe la nuque. Plisse la paupière droite avant d'ouvrir la constellation de ses dents d'ivoire. Trois souffles articulés et la terre nous chante ses filles, ses fils et ses rires. Un clignement de paupières, un mouvement de gorge et elle frotte la paume de sa main contre l'épiderme de son ventre rond. Enceinte de ses habitants, elle nous murmure qu'elle nous aime. C'est une mère, après tout. Une mère qui se demande pourquoi personne ne l'écoute. Alors elle nous parle. Elle nous berce de sa voix désaccordée. À l'intérieur de son ventre, Henry et Elsa rêvent les yeux ouverts. Julie, astronaute de bord du METIS JAZZ TEMPLE, navigue entre les étoiles. Le nouveau messie sans nom joue, rie, s'amuse avec ses animaux bleus. Le Bod;yCam et N.A.L.H. & Co., eux, jouent les mêmes rôles depuis toujours, depuis la nuit des temps. Radiographie d'une rencontre à la saveur d'une boucle de Möbius. Acteurs de cette pièce créée par eux seuls. Uniques spectateurs de cette chorégraphie, ils sont là, présents, quelque part à Agboglobloshie, attendant la fin d'un cycle ou le commencement d'un nouveau. Encore et encore jusqu'à ce qu'ils comprennent, enfin, que l'un ne peut pas vivre sans l'autre. Marcher dans le vide avec ce sourire au coin des lèvres. Jusqu'à ce qu'ils entendent ce que le vent à d'évident, qu'ils voient et décryptent l'écume du temps. Frères dans la mort, le Bod;yCam et N.A.L.H. & Co partagent leur rencontre depuis toujours. Un seul degré suffit pour entrevoir une lumière, aussi faible soit-elle. Un poète comparait les barreaux d'une prison à ceux d'une échelle. Le passage d'un état à un autre ne dépend que d'un point de vue, d'un changement d'angle, d'une inclinaison de la tête. Vivre la tête inclinée. Marcher à

pas de loup sur les feuilles mortes d'une échelle plantée dans les cieux. La valse des fous. L'hymne du silence. Gaïa nous la chante. Elle nous en parle à travers sa pluie, comme si le ciel se penchait sur les Hommes pour une douce conversation. Notre mère ne cesse de poser les balises d'une route à emprunter. Celle de l'aurore. Celle d'un soleil à l'aube de sa vie. Baisser les armes, lâcher prise, se laisser emporter par les flots. Apprendre que tout se résume à aimer et à être aimé. La boucle du temps se coupe et devient, enfin, un chemin à arpenter. Un sentier de poussière-d'or que la terre laisse à ses propres enfants.

Le Bod;ycam lève les yeux, regarde le ciel et ses nuages. Trois clics, trois diaphragmes et son casque holographique s'ouvre en fines lamelles de lumière. Trois clics, trois diaphragmes et le visage d'une jeune femme apparaît, peu à peu, dans le son d'une bille numérique. D'un revers de manche, elle éponge la sueur sur son front. Flash bleu ! Les lettres "E", "N" et "D" apparaissent sur son dos. Elle se retourne.

- Halte-là !

Sa langue claque au contact de l'air humide de la méga-décharge. Deux mots-avertissements, pas un de plus. Elle doit garder son calme. Il a vu son visage. Lever son arme à feu en direction de l'ordinateur paranoïaque. Ne pas baisser les yeux. Il a vu son visage. Rester calme, calme, calme. Penser à autre chose. Une musique. Il la regarde. Une chanson. Il regarde son visage. De la cendre tombe. Elle s'écrase sur le front du Bod;ycam. Elle incline la tête, regarde la poussière grise avant de lever les yeux vers un ciel en mouvement. Éclairé par les mille lunes d'Agbogbloshe, son épiderme blanc,

noir, organique, roule sa texture au gré de vingt-mille nuances comme celles d'une lithographie. Le Bod;yCam sourit discrètement dans le silence des impératrices. N.A.L.H. & Co. se relève péniblement du sol, jette un regard sur le paysage. Une pluie de cendres recouvre la ville.

Henry

|Début du rêve| De la musique vissée à mon rêve. Un compositeur d'une autre époque, celle des mammifères debout. Et je marche, lentement, dans ce désert de cendres comme pour ne pas réveiller les songes. Le moindre objet de métal rouillé ou de plastique brûlé est recouvert d'un voile blanc. La trace de mon index le long de la carcasse d'un vélo. Je suis le fils de cette nuit aux reflets du nord. Je suis celui qui laisse de la cendre sur ses pantoufles jaunes. La poussière continue à tomber comme si la terre voulait effacer toute présence du passé. L'immonde disparaît, laissant place à une toile blanche. Gestation de formes. Peinture fraîche. Dehors, il neige, l'hiver tombe sur Agbogloboshie, Gaïa sourit et ma grand-mère lance sa prière à l'intérieur de mon rêve. Elle parle aux étoiles, aux astres, à l'infini, à l'éternité d'une nuit d'été. Paysage au chant d'autrefois, psaume ancestral, écho d'un souffle à l'architecture de verre, il remercie le mathématicien, le poète, le musicien, Dieu lui-même avant de s'en aller dans un souffle expiré. Beethoven prend sa place. 7ème symphonie, 2ème mouvement, 3 pas dans la nuit et les lettres "E", "N" et "D" apparaissent comme à la face des mille lunes.

Elsa

J'ai aimé en mai 68. J'ai dansé avec Simone de Beauvoir. J'ai embrassé Serge Gainsbourg. Je suis l'air du petit matin d'été. Je suis tout. Débarrassée de l'épiderme de cuir, je suis toute la vie. Entre la personne que je suis, celle que je pense être, le polaroid envoyé et le polaroid perçu, il y a 1000 moi-même. Je ne suis plus, je suis tout. Tout s'efface et l'absolu t'embrasse. Je suis le souffle chaud contre la poitrine d'une femme. Je suis la sève d'un cerisier japonais. Je suis une fréquence navigant dans l'espace. Je suis le vent, le torrent, l'amant, le géant. La note sucrée d'une corde grattée. De l'autre côté de la vie, je ne porte pas de nom. J'en porte des centaines de milliards. Le cube dans le cube dans le cube. Je suis le télescope et l'étoile d'un songe d'une nuit d'été. L'ego domicilié dans la carcasse m'a quitté pour ne faire qu'un avec celle qui porte toute la vie. Le point alpha. **[Fin du rêve]**

Il y avait des araignées géantes et mécaniques dans le METIS JAZZ TEMPLE. Des araignées de la taille d'une voiture. Elles étaient là, sur les toits. Elles se nourrissaient des bruits des sons de l'enfant Sans nom. Les araignées bleues et clin d'œil de Klimt se nourrissaient de son harmonie, de son humour et de ses rires.

FIN

© Hypallage Editions
www.hypallage.fr

